HAL
open science

La linguistique appliquée comme science située

Anne Condamines, Jean-Paul Narcy-Combes

To cite this version:

Anne Condamines, Jean-Paul Narcy-Combes. La linguistique appliquée comme science située. F. Carton; J.-P. Narcy-Combes; M.-F. Narcy-Combes; D. Toffoli. Cultures de recherche en linguistique appliquée, Riveneuve éditions, 2015, 978-2-36013-354-3. hal-01286390

HAL Id: hal-01286390

https://hal.science/hal-01286390

Submitted on 10 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La linguistique appliquée comme science située

Anne CONDAMINES

Université de Toulouse – Jean-Jaurès – CNRS, CLLE-ERSS, CNRS

Jean-Paul NARCY-COMBES

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 – DILTEC

Ce texte est le résultat de la rencontre initialement virtuelle entre deux collègues qui ne se connaissaient pas et que les membres du comité de pilotage du colloque CRELA ont proposé de réunir pour la circonstance. Anne Condamines est plus proche de l'aspect linguistique des sciences du langage, alors que Jean-Paul Narcy-Combes se reconnait dans la didactique et donc aussi dans les sciences humaines. Il ne leur a pourtant pas été difficile de trouver un langage commun, prouvant ainsi la justesse du choix de leurs collègues, mais également le fait que le concept de linguistique appliquée pouvait être revisité d'une façon qui atténue les différends du passé.

Notre contribution s'organisera comme suit. Nous nous attacherons initialement à décrire les caractéristiques des sciences situées, en montrant, après avoir défini ce que nous entendions par « située », que toute recherche est située. Pour justifier notre position, nous énumérerons les facteurs jouant sur la production scientifique, les phénomènes de postures et d'objectivité. En conséquence nous verrons qu'à l'engagement s'oppose la distanciation qui justifie notre respect des méthodologies de recherche de nos domaines. Enfin nous mettrons en relief le construit de responsabilité épistémologique qui éthiquement pourrait dominer nos pratiques et actions. Nous nous pencherons ensuite sur la linguistique comme science située. Des exemples concrets seront ensuite donnés dans les domaines spécialisés pour confirmer nos propos et pour nous interroger sur la pertinence du terme linguistique. Nous conclurons en nous demandant si le construit de sciences du langage situées, ne pourrait être le lieu qui nous réunirait toutes et tous.

1. Caractéristiques des sciences situées

1.1. Définition et positionnement

On pourrait avancer que situer la science c'est la déterminer topologiquement, donc culturellement, mais également, que situer la science c'est entrer dans une perspective où la recherche n'est plus appliquée à un projet, mais où elle est une partie de ce projet et où les deux se modifient réciproquement au fur et à mesure que le projet avance (voir Findeli, 2001 ; Simon, 1969/1996).

On oppose toujours une science fondamentale analytique qui élabore, valide et justifie la théorie à une science appliquée (à la conception) qui construit et évalue des artéfacts pour des contextes d'emploi bien définis. Mais, depuis la deuxième guerre mondiale, avec une remise en question du modèle épistémologique qui considère la science comme « universelle » et

« objective », le paradigme positiviste a cédé la place à une conception « (dé)constructionniste » des savoirs scientifiques, dans le cadre d'une épistémè actuelle de l'incertitude et de la complexité (Narcy-Combes, 2010).

Ce nouveau positionnement a été accompagné de questionnements sur l'influence du contexte de production sur les connaissances scientifiques, et sur l'objet de recherche. Ces questionnements sont justifiés par les recherches en neurophysiologie. LeDoux, par exemple, signifie que la neurophysiologie serait d'ordre nomothétique (le réductionnisme y est pertinent), mais que la psychologie relèverait de l'idiographique (la complexité est pertinente) (2003 : 38).

Du côté de la cognition, les recherches sur le mode de fonctionnement de la pensée et du comportement des humains soulignent que l'analogie est la base essentielle de ce fonctionnement, même si cette analogie conduit à des comportements cognitifs et sociaux très différents suivant les cultures1. À coup sûr, l'analogie conduit à la métaphore, dont l'emploi est constant dans les descriptions scientifiques (Hofstadter & Sander, 2013), et, dans nos domaines, elle explique les construits d'assimilation/nativisation (Piaget, 1970 ; Andersen, 1983), les prédictions par projections (Gigerenzer, 2009) qui conduisent à des réactions conditionnées qui seront rationnalisées. Pour cette raison, nous rejoignons Bachelard quand il met en garde :

> *Une science qui accepte les images est, plus que tout autre, victime des métaphores. Aussi, l'esprit scientifique doit-il sans cesse lutter contre les images, contre les analogies, contre les métaphores* (Bachelard, 1970 : 38).

Le cheminement scientifique idéal partirait d'une distanciation qui conduirait à une réflexion/description liée à une/des théorie/s et permettrait une authentique action. Pour Kelly (1955), tout humain devrait être chercheur, c'est-à-dire responsable épistémologiquement de ses savoirs, mais la question est alors de voir si la connaissance scientifique constitue effectivement un champ spécifique de la connaissance ?

Comme nous le montrent les facteurs jouant sur la production scientifique, la science dépend d'un certain nombre de conditions de possibilités qui ont beaucoup à voir avec le contexte sociopolitique (Callon/Latour, 1991 ; Morin, 2000 ; Bourdieu, 1987). La position sociale et politique des acteurs scientifiques compte plus que le contenu de leur théorie qui ne s'impose pas uniquement par sa validité. Elle peut s'imposer parce qu'elle est celle la plus à même d'être entendue. Les traits personnels, les caractéristiques des groupes et les identités individuelles conditionnent les savoirs scientifiques. De plus, l'interprétation des expériences et des observations n'est pas univoque : toute expérience et toute interprétation font appel à des savoirs pratiques tacites et à des connaissances théoriques implicites, il y a une variété d'interprétations d'un même « fait » scientifique. Enfin, rappelons que Kühn (1962) postule que l'adhésion à un paradigme est de l'ordre de la conversion religieuse.

Il est donc difficile d'affirmer que le discours scientifique est indépendant du contexte dans lequel il s'énonce, il est socialement situé. Néanmoins, nous ne parvenons pas à adhérer à une approche totalement relativiste qui conduirait à mettre en doute toute forme de savoir. Comme l'écrit Klein (2008), évoquant surtout la physique,

> *la sociologie des sciences a raison d'insister sur l'importance du contexte dans la façon dont la science se construit. Mais faut-il tirer de ce constat,*

---

[1] Voir *L'obsession de la découverte n'est pas universelle* in LE MONDE Science et Techno du 11.11.2013.

> *au bout du compte, des conclusions radicalement relativistes. Certainement pas.* (Klein, 2008, 75).

Pour nous, tout particulièrement dans les sciences humaines, il y a nécessaire déconstruction constante et débat, selon des modalités négociées. Il parait pertinent de garder à l'esprit l'opposition entre engagement et distanciation (Elias, 1993). On peut se demander si la distanciation n'est qu'un simple recul ou, bien plus, le repérage de ce qui détermine nos valeurs, nos comportements mais également notre respect d'une méthodologie. Lacroix (2002), par exemple, pense qu'elle touche à la question de la « rationalité » et à la question de « l'objectivité » qui n'est pas une simple exigence de neutralité dans l'action et le jugement. L'objectivité n'est donc pas l'antonyme de la subjectivité, elle est liée à la question des « valeurs », car le désir d'être objectif pèsera sur le résultat. Comme le rappelle Fourez : « être objectif, c'est suivre les règles instituées. C'est donc un phénomène social » (Fourez, 2001 : 42). L'objectivité n'est ni une difficulté, ni un obstacle, mais une donnée du problème posé, à prendre en compte, quitte à ne pas en rester à cette observation préliminaire. Le travail scientifique est ainsi redéfini, son objet ne peut plus être posé en stricte extériorité (l'objectivité est ailleurs). Un nécessaire retour sur soi s'impose qui passera par une réflexion sur l'investissement que l'on met dans l'objet de sa curiosité (cette dernière relevant de la subjectivité). Néanmoins le chercheur épouse plus qu'il éprouve les préjugés de tous ceux dont il souhaite se faire connaître et reconnaître, ce qui conduit Corijn (2006) à poser le problème en termes individuels, en termes du rapport « du chercheur » à la cité et donc comme une question d'attitude, d'éthique, de positionnement de l'individu, d'une déontologie.

L'engagement, lui, est à voir en termes du rapport entre le chercheur et le citoyen, et nous ajouterions le sujet, en termes d'équilibre entre distance et responsabilité sociale. Toute pratique scientifique devrait inclure la distance critique qui conduit à la construction d'un savoir distant de l'objet puis à leur mise en rapport. La science n'est pas immédiate, elle est médiée et pose un problème de responsabilité.

1.2. Distanciation et méthodologie(s)

Pour Jordan (2004), la connaissance scientifique est objective car elle est issue de sa nature de construit social créé par une communauté : la pratique de la science est consensuelle dans une rationalité partagée (2004 : 88). Cette position reste positiviste. Nous rejoignons Kuhn (1970) pour qui l'objectivité relève du respect du fonctionnement de la communauté, et si on suit Elias, l'explicitation de ce qui est subjectif, et la mesure des effets de la subjectivité assurent l'objectivité, à condition de respecter une méthodologie attestée.

De ce fait, la (les) communication(s) scientifique(s) et les publications avec relecteurs qui sont des comptes rendus suivant des modalités collectives reconnues assurent la distanciation du chercheur et son objectivité, et ainsi, la spécificité de la science. Cependant, dans un monde où ambitions, rivalités et besoin d'argent ne sont pas absents, des jeux de dominance peuvent contrarier ce processus. En linguistique appliquée, comme dans les autres domaines des sciences, le consensus dont parle Jordan (2004) n'est pas totalement en place. Nous revenons donc au problème de la responsabilité dans la construction des savoirs : relève-t-elle uniquement des chercheurs ou ne gagnerait-elle pas à être partagée ? Il existe des pistes de partage de responsabilité et de construction du savoir, par exemple, la méthode d'analyse en groupe (MAG) (Van Campenhoudt, Franssen & Fabrizio Cantelli, 2009), et la recherche-action depuis Lewin (1948).

1.3. La responsabilité épistémologique

Corijn (2006) propose qu'il relève de la responsabilité du chercheur d'examiner la pratique sociale de la science elle-même et l'usage du savoir produit. Il s'agit là de l'engagement de la recherche en général et du rapport de la science à la cité (voir Beacco, 2013). Dans notre domaine, épistémologiquement, cela revient à renoncer à toute forme de pouvoir du linguiste au niveau d'une connaissance *a priori* coupée de toute réalisation réelle.

En ce qui concerne la mission des sciences humaines, Elchardus (2009) nous rappelle que la distinction entre recherche fondamentale et recherche appliquée est inopérante, la sociologie qui étudie la problématique sociale est toujours appliquée. Elle rend visible la société pour ceux qui y vivent (système de « *feedback* »). Il y a là une remise en cause du modèle de transfert des sciences naturelles qui construisent un modèle, puis des applications et finalement les rendent à la société par la technologie (voir les pistes plus participantes ci-dessus). Si l'on admet que la linguistique est une science humaine, cela interpelle la pertinence d'une séparation entre linguistique appliquée et linguistique.

1.4. Rapports des savoirs à l'état

Corijn (2006) affirme que la science a tendance à s'accommoder de la forme institutionnelle de la société, car il y a dépendance du chercheur vis-à-vis des institutions. C'est ce qui conduit Berthoz (2003) à parler du risque d'obscurantisme décisionnel. Postulons que le construit d'*accountability* permettrait de l'éviter. Le chercheur a un rôle à jouer dans la cité et la spécificité de la science reste dans la distanciation et les comptes à rendre à la communauté en termes communément explicitables et reconnus en prenant en compte les phénomènes culturels, subjectifs et irrationnels.

2. La linguistique comme science située

Comme toutes les sciences humaines, la linguistique est parfois suspectée de ne pas être une véritable science, c'est-à-dire, selon les critères avancés par les tenants d'une approche « objectiviste », de ne pas produire des résultats vérifiables et reproductibles. Cette critique appelle deux types de remarques. Tout d'abord, nous le verrons, beaucoup des résultats auxquels aboutit la linguistique sont vérifiables et reproductibles et les linguistes se doivent de tenir compte de cette dimension dans leur réflexion, en tout cas lorsqu'elle est pertinente. Par ailleurs, les deux critères mis en avant par les tenants d'une approche « dure » (auxquels on pourrait rajouter celui de falsifiabilité (Popper, 1999), ont été interrogés par bon nombre de philosophes des sciences qui y perçoivent une vision restrictive de la vérité scientifique, vision dont le principal écueil serait de penser les résultats scientifiques comme a-historiques, tendant vers une vérité absolue que viserait, de manière générale, le progrès scientifique. Comme nous le soulignions ci-dessus, beaucoup de philosophes et de sociologues des sciences (Bachelard, 1993 ; Chalmers, 1987 ; Feyerabend, 1979 ; Lakatos, 1994 ; Latour & Woolgar, 1988 ; Stengers & Schlanger, 1991) ont proposé une vision beaucoup plus située et construite de la science, dans laquelle les sciences humaines (dont la linguistique) ont toute leur place. On peut considérer que les situations de prise en compte de phénomènes langagiers en situation réelle d'usage, en lien avec des besoins particuliers, constitue un lieu d'observation tout aussi intéressant et légitime que celles qui sont concernées par la linguistique « théorique ». Nous prendrons appui sur la notion de paradigme proposée par Kuhn « Découvertes scientifiques universellement reconnues qui, pour un temps, fournissent à une communauté de chercheurs des problèmes types et des solutions. », « un paradigme est un modèle ou un schéma accepté... » (Kuhn, 1962 : 45), pour montrer que la linguistique, qu'elle soit « théorique » ou « appliquée », constitue un paradigme scientifique cohérent, dans

la mesure où elle possède des caractéristiques historiques, sociologiques, discursives et méthodologiques homogènes.

2.1. Les caractéristiques du paradigme linguistique

Nous allons essayer de montrer, dans cette partie, comment la linguistique peut être considérée, d'un point de vue historique et sociologique, comme une science en l'examinant via le prisme des caractéristiques d'un paradigme : une histoire, une reconnaissance institutionnelle, des publications, des experts, un discours.

2.1.1. Une histoire

La question du fonctionnement du sens a été interrogée depuis plus de 2000 ans, Aristote ayant sans doute été un des premiers à évoquer cette problématique (Aristote, 1936). Mais il est de tradition de considérer que Saussure est le fondateur de la linguistique contemporaine parce, s'éloignant de problématiques de stricte comparaison des langues, qui dominaient dans le XIXe siècle, il a posé la langue comme objet d'étude de la linguistique. Cet acte fondateur n'a certes pas complètement homogénéisé tous les courants qui s'intéressent à l'étude des langues. Le fait que le Cours de Linguistique Générale ait été rédigé par des étudiants à partir de leurs notes, qui ont mis l'accent sur la dimension psychologique de la langue alors que des documents rédigés par Saussure lui-même, récemment retrouvés (Bouquet & Engels, 2002), montrent un intérêt marqué pour la dimension sociologique du fonctionnement linguistique, met bien en évidence que, dès son origine contemporaine, l'objet de la linguistique n'a pas été défini de manière indiscutable. Toutefois, le seul fait de décider, consensuellement, que la linguistique a un objet constitue un acte de langage fort qui, en posant la possibilité d'une distance entre l'observation et les phénomènes observés, fonde une discipline scientifique.

2.1.2. Une reconnaissance institutionnelle

Cet aspect, éminemment socio-politique, permet de rendre compte de la vitalité d'une discipline : tant que des postes sont attribués aux concours, c'est que la discipline a sa place dans la cité. En France, les deux organismes principaux qui recrutent des chercheurs (le CNRS et le Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche) ont chacun une section consacrée aux sciences du langage : la 34 pour le CNRS et la 07 pour le Ministère. Par ailleurs, certains postes d'autres sections sont « fléchés » vers un profil linguistique (langues, philosophie, informatique…). Le nombre de postes tend à diminuer mais c'est le cas, semble-t-il, pour toutes les sciences humaines.

Notons toutefois que, comparée à d'autres sciences humaines (comme la sociologie ou la psychologie), la linguistique est peu connue du grand public, qui, par conséquent, s'interroge souvent sur l'utilité de mener des recherches dans ce domaine.

2.1.3. Des publications, des colloques

Autre indice de vitalité : l'existence de colloques et de publications. S'ils continuent à fonctionner, on peut faire l'hypothèse que c'est parce qu'ils ont toujours une audience et que leurs responsables trouvent des financements. Pour ce qui concerne les revues, ce ne sont pas moins de 650 titres qui sont référencés en linguistique par l'ERIH (European Reference Index for the Humanities).

2.1.4. Des experts

Comme toutes les disciplines scientifiques, la linguistique a ses experts. Qu'ils soient médiatisés (ils sont assez peu nombreux comparés à certaines autres disciplines) ou reconnus par tout ou partie de leurs pairs, certains collègues jouent un rôle majeur pour la linguistique. On retrouve alors une spécificité très particulière de la linguistique, celle de la récursivité : ces experts sont écoutés parce qu'ils décrivent des fonctionnements langagiers pertinents mais aussi parce qu'ils décrivent ces fonctionnements de manière pertinente. Contrairement à ce que pourraient penser le grand public, les deux aspects ne vont pas toujours de pair : nous connaissons tous de bons linguistes qui sont de piètres orateurs et de grands orateurs qui ne sont pas de très bons linguistes.

2.1.5. Un discours, une terminologie

Même si certains scientifiques ont prétendu qu'ils avaient fait leurs « découvertes » indépendamment de l'aspect langagier (citons par exemple « La véritable création commence où finit le langage. » (Koestler, 1965)), vient toujours un moment où la communication est indispensable et où la science s'inscrit dans une dimension langagière. C'est tout particulièrement le cas (du fait de la récursivité mentionnée ci-dessus) pour la linguistique. Comme toutes les disciplines stabilisées (i.e. constituées en paradigme), la linguistique a aussi ses dictionnaires et ses manuels, même si, on le sait, la déstabilisation des définitions constitue un moyen d'évolution des disciplines (« Une définition, c'est en général la relecture d'un certain nombre d'éléments du monde à travers une théorie ; c'est donc aussi une interprétation. » (Fourez, 2001 : 39).

2.2. L'objet de la linguistique

La question de l'objet de la linguistique, bien que pouvant être considérée comme faisant partie des éléments de caractérisation d'un paradigme, est abordée dans un paragraphe à part entière car elle est celle qui permet le mieux d'appréhender les différences (et les complémentarités) entre linguistique théorique et linguistique appliquée. Dans une perspective que l'on pourrait qualifier de dialogique, au sens bakhtinien du terme (Todorov, 1981), on pourrait dire que l'objet linguistique se construit en fonction de l'origine du dialogue. Dans le cas de la linguistique dite théorique, la demande émane de la linguistique elle-même ; l'objet est alors constitué par une problématique formulée en des termes linguistiques (l'anaphore, la polysémie, la nominalisation…) et le chercheur s'appuie en grande partie sur son propre corpus de locuteur/auditeur pour formuler une hypothèse de fonctionnement (Condamines, 2005). Parfois, cette hypothèse est systématiquement évaluée, dans un second temps, sur un corpus de données langagières réelles (c'est de plus en plus souvent le cas). Dans le cas de la linguistique dite appliquée, la demande émane d'un tiers, qui ne la formule d'ailleurs souvent pas en des termes linguistiques mais plutôt en termes de difficultés ou de besoins concernant des phénomènes langagiers (améliorer l'apprentissage des langues, améliorer la transmission de l'information, améliorer les traitements pour les malades aphasiques…). Dans ces cas-là, le linguiste doit « traduire » la demande en des termes linguistiques ce qui lui permet de répondre en tant que linguiste, i.e. recourir à des travaux ayant déjà en partie traité cette question et utiliser une réflexion de type linguistique ; en fait, inscrire sa démarche dans le paradigme linguistique.

2.3. La question de la validation des résultats

Une des différences liées à l'objet (théorique vs. appliqué) de la linguistique concerne la validation des résultats. Si, dans une perspective théorique, la validation est liée à l'accueil et

l'acceptation par les pairs (« oui, ces résultats s'inscrivent comme une suite de travaux pré-existants et semblent valides ») ; dans une perspective appliquée, la validation est double : par les pairs et par les demandeurs originaux. Or, il peut arriver que, dans le cas d'une demande extérieure, les deux types de validation ne s'harmonisent pas totalement. Soit que les résultats proposés ne satisfassent pas le tiers demandeur (résultats qui semblent théoriquement acceptables mais qui ne correspondent pas au fonctionnement en situation), soit que les résultats soient utilisables par les tiers-demandeurs mais ne correspondent pas à une approche linguistique (résultats dits ad-hoc), c'est-à-dire au moins en partie généralisables et réutilisables. En fait, la meilleure garantie de réussite lorsque la demande vient de l'extérieur de la discipline est liée à la mise en place d'un dialogue (à nouveau !) entre les compétences extérieures (souvent elles-mêmes expertes) et les compétences des linguistes. On parle souvent alors de co-construction de l'objet, qui se nourrit des différentes compétences en jeu et qui permet de faire évoluer la réflexion, c'est-à-dire, de progresser vers un résultat qui prenne en compte à la fois la demande initiale et les connaissances sur le fonctionnement de la langue. In fine, les connaissances linguistiques se trouvent enrichies et le paradigme de la linguistique augmenté.

En conclusion, il parait de moins en moins possible de séparer linguistique et linguistique appliquée, les problèmes de validation théorique ou sociale, et de la complémentarité qui les accompagnent, nous confirment que ce qui les a séparées initialement était la relative indépendance du linguiste « théorique » qui n'avait pas de compte à rendre.

3. Des exemples

Nous allons montrer comment, dans une perspective où la linguistique est située, la demande extérieure peut venir enrichir le paradigme de la linguistique à condition de suivre une ligne de conduite exigeante. La parcours est assez similaire dans toutes les situations : prendre en compte la demande extérieure, évaluer la possibilité de l'interpréter en des termes linguistiques (*i.e.* construire une problématique linguistique), rechercher les travaux existants, construire un objet d'étude (tenant compte de la demande et des travaux existants), analyser cet objet, proposer des résultats aux demandeurs, valider ces résultats du point de vue de la demande extérieure et de la linguistique, intégrer les résultats dans le paradigme linguistique.

3.1. Exemples dans des domaines spécialisés

Avec le développement des outils d'analyse de textes et des travaux en terminologie textuelle, les demandes concernant le traitement des corpus spécialisés se sont multipliées dans les quinze dernières années. Les trois études que nous présentons ici ont été menées dans des domaines spécialisés par le laboratoire CLLE-ERSS.

3.1.1. Mise en œuvre d'une langue contrôlée dans le domaine du contrôle aérien

La convention d'étude signée avec l'ENAC (École Nationale de l'Aviation Civile) a permis le financement de la thèse de Stéphanie Lopez (Lopez, 2013). Cette étude s'inscrit dans la perspective de la prise en compte de la dimension langagière du risque. Dans les entreprises, la langue (naturelle ou contrôlée) reste le moyen principal de transmission de l'information. Or, la langue n'est pas forcément un bon moyen de transmission de l'information ; en effet, elle fonctionne avec du flou, de la polysémie ou de l'ambigüité. Ce qui, dans une situation de communication quotidienne ne pose pas de problème, peut devenir problématique dans un contexte où la transmission d'informations précises et non-ambigües est cruciale. C'est le cas de la communication entre pilotes et contrôleurs dans la navigation aérienne. Pour essayer de

limiter les risques liés à l'usage de la langue, une norme langagière, appelée « phraséologie » a été mise en place par l'ICAO (International Civil Aviation Organization). Malgré cet effort, on le sait, de nombreux accidents aériens ont eu pour origine une mauvaise transmission de l'information (Lopez, 2013). De nombreuses explications ont été avancées pour expliquer ces accidents : utilisation de l'anglais par un non anglophone, situations non-prévues par la phraséologie, mauvais usage de la norme, norme inadaptée… La question principale qui a présidé à l'étude réalisée était celle de l'enseignement de l'anglais aux contrôleurs compte tenu des difficultés identifiées. L'analyse s'est faite à partir de la comparaison de deux corpus : l'un constitué des exemples proposés par les guides de phraséologie (7150 mots), l'autre par la retranscription de communications réelles entre pilotes et contrôleurs (22465 mots). Le diagnostic des différences a permis de mettre au jour des variations de nature différente : libres vs stratégiques aux différents niveaux lexical, syntaxique, sémantique et discursif) (Lopez & *al*., 2011) .

D'un point de vue linguistique, cette étude a constitué un lieu d'observation privilégié de la mise en œuvre d'une norme langagière tout en s'inscrivant dans la suite des travaux réalisés en linguistique sur les relations entre normes et usages.

3.1.2. Étude de la néologie dans un contexte de pluridisciplinarité : le cas de l'exobiologie

L'étude sur l'exobiologie contrairement à celle réalisée avec l'ENAC, qui concernait les limites de la langue comme moyen de communication, s'est intéressée aux possibilités créatives de la langue. Cette étude a été menée dans le cadre du Programme Interdisciplinaire du CNRS « Origines des Planètes et de la vie » qui se situe dans le contexte de l'émergence d'une nouvelle discipline, l'exobiologie. L'exobiologie est une néo-discipline qui se développe au croisement de quatre disciplines plus anciennes : la chimie, l'astronomie, la biologie et l'astronomie. Elle a pour objet l'étude de la vie hors du système solaire. L'analyse linguistique a porté sur la comparaison des usages des termes communs les plus fréquents dans quatre corpus constitués de textes issus de chacune des quatre disciplines. Cette analyse a permis de mettre au jour douze types de fonctionnements faisant intervenir des fonctionnements sémantiques (polysémie, emprunt, synonymie) mais aussi les fonctionnements « conflictuel *vs.* non-conflictuel » et « conscient *vs.* non-conscient » (Condamines & Dehaut, 2011). D'un point de vue linguistique, cette étude s'est inscrite dans un contexte rarement observé, celui de la néologie dans un contexte interdisciplinaire. Ce qui, dans un autre contexte, pourrait apparaître comme un problème de polysémie nuisant à la communication a été traité dans ce cas comme la possibilité de création de nouvelles conceptualisations qui prennent en compte un ensemble de points de vue. Notre rôle de linguistes a été de constituer une sorte d'état des lieux des significations afin de mettre au jour ces points de vue par discipline pour que les experts s'en emparent et décident soit de maintenir des définitions par discipline, soit de constituer des définitions uniques, caractéristiques de l'exobiologie, intégrant les différents points de vue. Cette étude a permis de mettre en évidence le rôle possible de la linguistique dans le processus de construction de nouveaux concepts scientifiques. (Condamines, 2013).

3.1.3. Fonctionnement des termes en situation de déspécialisation

À l'occasion des 50 ans du CNES, son service de communication a sollicité CLLE-ERSS (qui s'est associé à l'ETI (École de Traduction et d'Interprètes) de Genève afin d'évaluer la façon dont le domaine de l'espace « perfusait » (selon les termes du CNES) le domaine général. Nous avons réinterprété cette demande en une question linguistique concernant le fonctionnement des termes en situation de déspécialisation. Si le phénomène de

terminologisation (intégration du lexique général dans une langue spécialisée) et ses conséquences ont été relativement bien étudiés (Ungureanu, 2003), il n'en va pas de même du phénomène inverse, la déterminologisation, qui concerne le passage des termes dans la langue générale. Une sorte d'observatoire de ce phénomène a été constitué grâce à la construction d'un corpus organisé en trois sous-corpus susceptible de correspondre à trois moments du passage de la langue spécialisée à la langue générale : textes de projets scientifiques menés au CNES, communiqués de presse du CNES et articles de quotidiens contenant au moins un terme de l'espace (Condamines & Picton, 2014). L'étude a permis d'ores et déjà de repérer un certain nombre de fonctionnements concernant en particulier les nominalisations déverbales. Tout d'abord, il s'avère que, alors qu'il est connu que les nominalisations déverbales sont plus nombreuses dans les domaines spécialisés que dans la langue générale, le phénomène s'inverse en situation de déspécialisation. De la même façon, les prépositions et déterminants qui ont tendance à disparaître dans les domaines spécialisés (observation satellite) réapparaissent dans la déterminologisation (observation du satellite). Enfin, contre toute attente, il s'avère que certaines nominalisations sont moins polysémiques dans la langue générale que dans la langue spécialisée (Condamines & Picton, 2014). À partir d'une demande très appliquée, c'est une contribution à la néologie que nous mettons en place.

3.1.4. La « situation » dans des contextes d'entreprises

Travailler en collaboration avec des entreprises relève d'un exercice particulier. En effet, il est clair que les objectifs initiaux des communautés en présence, les ingénieurs et les scientifiques ne convergent qu'après d'âpres et longues discussions. Deux enjeux majeurs sont alors au cœur des réunions : la question de l'efficacité et celle de la temporalité. Ces deux aspects sont généralement tenus à distance par les tenants d'une approche dite « fondamentale » qui les considèrent souvent comme des parasites au cheminement de leur pensée. Pour autant, se revendiquer chercheur « situé » ou « impliqué » ne signifie pas que l'on va simplement trouver une solution à un problème qui nous est soumis et ce, dans des délais impartis par les seuls besoins de rentabilité. Même lorsqu'elle est guidée par une demande extérieure, la réflexion scientifique prend du temps et demande une vigilance permanente pour ne pas céder au diktat « il faut que ça marche ». De fait, les travaux collaboratifs entre recherche et entreprise, en tout cas dans notre expérience, aboutissent rarement directement à une mise en application des résultats obtenus. Il faut encore du temps et de l'adaptation pour que les ingénieurs/formateurs retrouvent trace, dans leurs outils et méthodes, des travaux de la recherche académique. Mais, sur la base de collaborations basées sur la confiance (c'est possible !), des synergies se créent, qui peuvent être pérennisées. Pour que ces synergies fonctionnent, il semble important que des chercheurs confirmés soient impliqués dans les discussions. Ainsi par exemple, sans cadrage suivi, le risque est grand pour un doctorant de se laisser happer par le fonctionnement entrepreneurial et d'être incapable in fine de produire un travail institutionnel acceptable par la communauté des linguistes.

3.2. Exemples dans l'apprentissage des langues

Nous observerons en surface deux types de projets très différents mais qui mettent en lumière les limites de toute approche et soulignent de façons différentes le poids de la situation dans toute recherche.

3.2.1. Projet : The emergence of English as a second language de M Verspoor - U. of Groningen, présenté dans le cadre du Research Network (REN) de l'AILA Emergentism and sociocultural theory[2]

Il s'agit d'une étude dans le cadre de la *Dynamic systems theory* (Larsen-Freeman & Cameron, 2008) qui cherche à répondre à plusieurs questions de recherche dont les grandes lignes vont être données :

(1) Peut-on détecter des piques et des régressions dans les sous-systèmes ?

(2) Y-a-t-il des moments d'accélération brutale ?

(3) Y-a-t-il différents taux de développement dans les sous-systèmes ?

(4) Y-a-t-il plus de variations dans les étapes premières du développement ?

Les résultats après de rigoureuses mesures expérimentales et des calculs très sophistiqués montrent que : (1) il y a des piques et régressions dans plusieurs sous-systèmes, (2) il y a des moments d'accélération brutale dans plusieurs sous-systèmes, (3) le lexique se développe d'abord, puis la syntaxe, puis le lexique à nouveau et enfin, (4) il y a plus de variations dans les étapes premières, sauf pour les erreurs.

En résumé, seules les variables consolidées (les grands nombres) montrent des différences entre tous (ou presque tous) les niveaux consécutifs.

En regardant de plus près on voit qu'il y a :

- des taux différents de croissance ;
- interactions entre les sous-systèmes ;
- des signes clairs de suremploi ;
- développement allant dans l'ordre : lexique, puis syntaxe, puis lexique à nouveau.

Cette étude n'est pas sans poser des questions. Elle répond sans conteste aux critères scientifiques, on peut néanmoins se demander dans quelle mesure elle est reproductible à l'identique partout, en particulier si les apprenants néerlandophones de l'anglais aux Pays-Bas ont les mêmes comportements que les apprenants des autres contextes. De ce fait il serait intéressant de savoir quelles régularités existeraient selon les contextes et quelles variations. Il serait alors pertinent de voir à quoi ces variations sont attribuables et si elles suivent une logique générale ?

L'aspect expérimental, quantitatif et nomothétique de cette recherche ne masque pas les effets de contexte, et laissent ainsi des points en suspens dans ses résultats mêmes, comme ce qui explique les différences entre les individus. Par contre, tout en se situant dans le champ de la linguistique appliquée, elle permet de valider sur le terrain des positions théoriques générales même si elle soulève des problèmes sur l'universalité des résultats.

3.2.2. Pays africains : gérer la complexité au niveau des langues de scolarisation

Notre travail nous a amenés à des réfléchir sur plusieurs projets africains concernant la scolarisation (ELAN, LASCOLAF, IFADEM, voir Narcy-Combes, 2014) qui ont posé des problèmes au niveau de la déconstruction. En effet, si, selon Bachelard (1938/2011), on a

[2] Voir *www.aila2014.com/download/rens/Jean-Paul%20Narcy-Combes.pdf*, consulte le 21 aout 2014.

besoin de théorie(s), on ne sait comment agir quand aucune théorie n'a de réponse car les questions soulevées par le contexte n'ont pas encore été abordées théoriquement, en particulier au niveau du lien entre langue de scolarisation et développement cognitif quand cette langue n'est pas parlée dans l'environnement quotidien de l'enfant par exemple.

Cette situation était fréquente au début des recherches en linguistique appliquée et a conduit les chercheurs de ce domaine à faire des incursions dans le « fondamental », contribuant ainsi à son développement (voir Narcy, 1990). Le parallélisme avec la recherche théorique est alors évident, la recherche située construira de nouveaux savoirs.

De plus, dans de tels projets, en général, les chercheurs plaident pour une approche ascendante (voir Narcy-Combes, 2014) ce qui va à l'encontre des attentes des décideurs. Un problème de responsabilité se pose donc au niveau de « la division classique qui séparait la théorie de son application » et qui « … ignorait cette nécessité d'incorporer les conditions d'application dans l'essence même de la théorie » (Bachelard, 1938/2011:74). Il importe donc d'incorporer les conditions d'application dans la théorie, ce qui situe ses effets.

4. Discussion en guise de conclusion

On peut se demander si l'opposition « linguistique appliquée vs. linguistique » reste pertinente dans un paradigme de linguistique située. La linguistique dite appliquée n'est pas moins bonne ou moins proche de la « vérité » que la linguistique dite théorique si on accepte les effets d'illusion ontologique et si on se place dans une optique qui avance que les construits n'existent qu'en fonction du positionnement de chacun (Narcy-Combes, 2010). Ses résultats ne relèvent pas de la nomothétie, ce qui impose un effort (démarche de recherche) pour montrer en quoi la prise en compte de cette situation constitue un apport pour la discipline. On peut concevoir des recherches de synthèses/méta pour déterminer ce qui est commun aux différents domaines et ce qui relève de la régularité et de la variation.

Comme mot de la fin, nous aimerions rappeler que la linguistique située se « situe » dans le cadre de l'épistémè actuelle : complexité, incertitude, déconstruction, *problem-solving*, où le progrès n'existe pas, c'est-à-dire un relativisme « relatif », car dépendant des méthodologies de recherche acceptées par la communauté des chercheurs et que nous pourrions sans doute tous nous retrouver sous l'appellation de « sciences du langage situées » ce qui soulignerait la complémentarité entre tous les domaines auxquels nous nous référons.

Bibliographie

Andersen, R. (1983). *Pidginization and Creolization in Language Acquisition*. Rowley MA: Newbury House.

Aristote, *Organon : I. Catégories ; II. De l'Interprétation*. Traduction nouvelle et notes par J. Tricot (1936). Paris : Vrin.

Bachelard G. (1970). *La formation de l'esprit scientifique.* Paris : Vrin.

Bachelard G. (1993). *La formation de l'esprit scientifique.* Paris : Vrin.

Beacco J.-C. (dir.) (2013). *Éthique et politique en didactique des langues : autour de la notion de responsabilité*. Paris : Didier.

Berthoz A. (2003). *La décision*. Paris : Odile Jacob.

Bourdieu P. (1987). *Choses dites*. Paris : Éditions de minuit.

Bouquet S. & Engels R. (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.

Callon M. & Latour, B. (1991). *La science telle qu'elle se fait*. Paris : La Découverte.

Chalmers A.-F. (1987/1976). *Qu'est-ce que la science ?* Paris : La Découverte.

Condamines A. (2005). « Sémantique et corpus : quelles rencontres possibles ? ». In A. Condamines (dir.). *Sémantique et Corpus*. London : Hermes. pp.17-38.

Condamines A. (2014). *How Can Linguistics Help To Structure A Multidisciplinary Neo-Domain Such As Exobiology?* In Bioweb of conferences. http://dx.doi.org/10.1051/bioconf/20140206001 [consulté le 20/10/2015].

Condamines A. & Dehaut N. (2011). « Mise en œuvre des méthodes de la linguistique de corpus pour étudier les termes en situation d'innovation disciplinaire : le cas de l'exobiologie ». *META* n° 56(2). pp. 266-283.

Condamines A. & Picton A. (2014). « Étude du fonctionnement des nominalisations déverbales dans un contexte de déspécialisation ». *Congrès Mondial de linguistique Française* (CMLF). Berlin, 19-23 juillet.

Condamines A. & Picton A. (2014). « Des communiqués de presse du Cnes à la presse généraliste. Vers un observatoire de la diffusion des termes ». In Dury P., Carlos de Hoyos J., Makri-Morel J., Maniez F., Renner V. & Belén Villar Díaz M. (dir.). *La néologie en langue de spécialité : détection, implantation et circulation des nouveaux termes*. Grenoble : CRTT. pp. 141-161

Corijn E. (2006). *Éléments d'un projet pour Ixelles. Une contribution citoyenne*. Bruxelles : Parcours Citoyen.

Elchardus M. (2009). "Self-control as social control: The emergence of symbolic society". *Poetics* 37(2). pp.146-161.

Elias N. (1993). *Engagement et distanciation*. Paris : Fayard.

Feyerabend P. (1979). *Contre la méthode, esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. Paris : Seuil.

Findeli A. (2001). "Rethinking Design". *Education for the 21st Century: Theoretical, Methodological, and Ethical Discussion*. Vol. 17(1). pp. 5-17.

Fourez G. (2002). *La construction des sciences*. Bruxelles : de Boeck Université.

Guilbert L. (1975). *La créativité lexicale*. Paris : Larousse Université, coll. « Langue et Langage ».

Gigerenzer G. (2009). *Penser le risque. Apprendre à gérer l'incertitude*. Genève : Markus Haller.

Hofstadter D. & Sander E. (2013). *Surfaces and Essences: Analogy as the Fuel and Fire of Thinking*. New York: Basic Books.

Jordan G. (2004). *Theory Construction in Second Language Acquisition*. Amsterdam: John Benjamins.

Kelly G. (1955). *The Psychology of Personal Constructs*. New York: WW Norton.

Klein E. (2008). *Allons-nous liquider la science ? Galilée et les indiens*. Paris : Flammarion, Champs sciences.

Koestler A. (1965). *Le cri d'Archimède*. Paris : Calman-Lévy.

Kuhn T.-S. (1983). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.

Kuhn T. (1962). *The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago: University of Chicago Press.

Lacroix B. (2002). « La contribution de Norbert Elias à la construction et à l'analyse de la construction sociale. De l'état parlementaire ». *Polis* vol. 9. pp. 1-20.

Lakatos I. (1994). *Histoire et méthodologie des sciences : Programmes de recherche et reconstruction rationnelle*. Paris : PUF.

Larsen-Freeman, D. & Cameron L. (2008). *Complex systems and applied linguistics*. Oxford: Oxford University Press.

LeDoux J. (2003). *Neurobiologie de la personnalité*. Paris : Odile Jacob.

Lewin K. (1948). *Resolving social conflicts.* New York: Harper.

Latour B. & Woolgar S. (1988). *La vie de laboratoire : la Production des faits scientifiques*. Paris : La Découverte.

Morin E. (2000). *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*. Paris : Le Seuil.

Morin E. & Lemoigne J.-L. (1999). *Introduction à la pensée complexe*. Paris : L'Harmattan.

Narcy J.-P. (1990). *Apprendre une langue étrangère*. Paris : Éditions d'organisation.

Narcy-Combes J.-P. (2014). « Conflits éthiques et épistémologiques au niveau des interventions ». In Babault S., Bento M., Le Ferrec L. & Spaëth V. (dir.). *Actes du colloque international Contexte global, contextes locaux : Tensions, convergences et enjeux en didactique des langues*. pp. 25-39. Disponible en ligne http ://fipf.org/sites/fipf.org/files/actes_colloque_contexte__global_et_contextes_locaux_sorbonne_nouvelle_paris_3_2014.pdf, [consulté le 21-08-2014].

Narcy-Combes J.-P. (2010). « L'illusion ontologique en didactique des langues ». *Le français dans le monde, Recherches et applications* n° 48. Paris : Clé International. ppD 111-122.

Narcy-Combes J.-P. (2005). *Didactique des langues et TIC, vers une recherche-action responsable*. Paris : Ophrys.

Piaget J. (1970). *Psychologie et épistémologie*, Paris : Gonthiers Denoël.

Popper K. (1999). *La connaissance objective*. Paris : Flammarion.

Saussure (de) F. (1967). *Cours de linguistique générale.* Originellement publié par Bailly C. & *al*. Édition critique par Mauro (de) T. Paris : Payot.

Simon H. A. (1969/1996). *The sciences of the artificial* (3rd ed.). Cambridge MA: MIT Press.

Simondon G. (1989). *L'individuation psychique et collective*. Paris : Aubier.

Stengers I. & Schlanger J. (1991). *Les concepts scientifiques : invention et pouvoir*. Paris : Gallimard.

Todorov T. (1981). *Mikhaïl Bakhtine : Le principe dialogique suivi de Ecrits du cercle de Bakhtine*. Paris : Seuil.

Ungureanu L. (2003). *L'interpénétration langue générale-langue spécialisée dans le discours d'internet*. Thèse de doctorat. Université Paris 13/Université Technique de Moldova.

Van Campenhoudt L., Franssen A. & Cantelli F. (2009). « La méthode d'analyse en groupe », *SociologieS*. Théories et recherches. Disponible en ligne http://sociologies.revues.org/2968 [consulté le 04-05- 2014].